



## Beyrouth

Le 4 Août 2020 à 18h06, heure locale, Beyrouth subissait la troisième plus importante explosion de l'histoire. Le monde entier avait, une fois de plus les yeux rivés sur cette ville dont la superficie n'excède pas 20 km<sup>2</sup>.

Néanmoins, malgré le choc et la stupeur, quelqu'un peut-il affirmer avoir été « étonné » par cette terrible déflagration ? Ne s'est-elle pas faite, presque instantanément, l'écho de toutes les souffrances et les drames causés par la guerre civile (1975-1990) ? Si proche, si lointaine. Les libanais et le monde avec eux, n'avaient-ils pas tourné cette longue, trop longue, page entachée ? La guerre n'était-elle pas oubliée ? Si ! Tous les jours, mais en réalité à aucun instant.

Une rétrospective, aussi infime soit-elle, s'impose alors à nous.

Ainsi d'une ville florissante dans les années cinquante, tant capitale de la presse et de l'édition arabes, que place bancaire incontournable, et ville portuaire commerçant avec et par le monde, Beyrouth paraît répondre à tous les idéaux. Une avalanche de fonctions qui lui octroient encore aujourd'hui le nostalgique surnom de *la Suisse du Moyen-Orient*. D'une ville d'intellectuels où douceur de vivre et liberté de penser étaient les mots d'ordre, la capitale libanaise se transforme dans les années 70-80, peu de temps après la guerre du Vietnam, en un théâtre d'affrontements dramatiques. Tout le monde s'en rappelle encore. Pas un journal télévisé, pas un quotidien ne faisait alors l'impasse d'un, voire plusieurs, reportage(s) sur ce conflit.

Ville Phénicienne, d'Occident en Orient, ville de toutes les confessions religieuses, ville indubitablement arabe mais *différente*. C'est tout cela Beyrouth. Un enchaînement de rapports violents, toujours tragiques souvent destructeurs côtoie étroitement une vivacité intense, une liberté à toute épreuve, et un *carpe diem* permanent.

Probablement indéfiniment partagée, peut-être même perdue, tiraillée entre ces deux extrêmes, Beyrouth vit.

Tout regard distant, jugeant et délibérant selon une lecture « froide » d'évènements ponctuels, peut être facilement désorienté. C'est certainement cela qui déroute.

En réalité le caractère le plus saillant de la capitale libanaise s'avère être un mouvement, une dynamique perpétuelle presque anormale, inhabituelle, étrange et perturbante. *Le mouvement*. Celui d'un cœur qui bat, toujours vivant, un poulx inaltérable et incessant. La parole de Khalil Gibran (1883-1931) prend alors tout son sens : « La tribune de l'humanité se trouve dans le silence des cœurs, jamais dans le bavardage de la raison. »

*Avant-propos*

## Merci aux Contributeurs

Cet ouvrage n'a donc ni l'ambition ni la prétention d'être une réflexion raisonnée, encore moins de répondre à des considérations politiques. Car l'heure et la primauté est à l'émotion. Donner la parole à ceux qui font Beyrouth, qui sont son essence, ceux qui y vivent, qui la vivent et la rende vivante, c'est cela la motivation première de ce livre. Laisser le libre cours au souffle de leurs cœurs, à ce qu'il y a de plus humain en eux, et en nous.

### Lire relie.

Au cours de ces pages les sentiments ne seront ni travestis ni contraints. Aucune économie! Tous les témoignages sont poignants, chacun à sa façon. Evidemment, les ordonner selon les règles classiques de l'édition aurait été une entreprise partielle, laborieuse et vaine. Comment pourrait-on « classer » des émotions ? Nous avons donc pris la liberté de les livrer aux lecteurs comme ils nous sont parvenus. Artistes, journalistes, écrivains, médecins, thérapeutes, professeurs ou hommes de foi, tous s'expriment sur un événement qui a marqué leur vie et l'histoire du monde entier.

### Le 4 Août 2020 est un jour de deuil.

Pourtant ce n'est pas seulement ce qu'on lira ici. L'histoire, l'humanité, ce qui se lit et qui lie dans la durée, résiste à toute déflagration. On ne bâillonne ni le cœur ni l'esprit. Alors, que les tyrans, les corrompus, les bourreaux, en somme les responsables de ce désastre, et des désastres passés ne se hâtent pas de triompher ; seul l'Homme qui lutte pour la justice, la vérité et la Vie, demeure. L'espoir prendra toujours le pas sur l'expérience.

Et si toutefois, certaines personnes s'interrogent encore : « Mais de quoi Beyrouth est-elle le nom ? » Elle hisse alors son drapeau et répond, le plus naturellement du monde : Du miracle de la Vie, de Ce qui demeure !

Nous tenons à remercier sincèrement tous les contributeurs. Nous leur sommes infiniment reconnaissants. Ils nous ont permis de poser une pierre à l'édifice, celui d'une humanité réelle et constructive. Lorsque certains détruisent, d'autres construisent, et ce sont ceux-là que l'Histoire célèbre.

Sans eux, sans leur courage et leur liberté, ce livre n'aurait pas pu voir le jour.

Moustafa Abdulwaheb		Randa El Kadi Imad	
Tia Abi Aad		Carole Chammas Kareh	
Yara Abi Akl		Houda Kassatly	
Nassar Abi Khalil		Sylvia Keyrouz	
Père Richard Abi Saleh		Marcelle Khabbaz	
Charaf Louis Abou Charaf		Père Gabriel Khairallah	
Yasmina Abou Charaf		Faten Kikano	
Karl Akiki		Salma Kojok	
Gisella Tamraz Akl		Zeina Komboz	
Carla Bejjani Aramouni		Zalfa Louise	
Nour Asmar		Josiane M.	
Joelle Ayache		Raphaëlle Macaron	
Amale Baalbaki		Georgia Makhoul	
Antoine Boulad		Karl Mansour	
Josyane Boulos		Wissam Melhem	
Nayla Carmen		Nadine Mokdessi	
Ghada Chreim		Mishka Mojabber Mourani	
Ivan Debs		Dia Mrad	
Gabriel Deek		Fadi Noun	
Océane Descedres		Nada Bejjani Raad	
Rola El Eid		Bahjat Rizk	
Carole Elias		Rami Rizk	
Michel Esta		Zeina Mangin Salibi	
Michèle M. Gharios		Carla Sayad	
Elsa Ghossoub		Sabine Sebaaly	
May El Hachem		Janis Sarraf Tabet	
Nidal Haddad		Khalil Wanna	
Alexis El Haiby		Xinhua	
Haya Hamadé		Christiane Dagher Yacoub	
Nicole Hamouche		Jessica Yacoub	
Jad Hatem		Ramy Zein	
Nelly Hélou		Antoine Zoghbi	
Carla Henoud			

Ont été pris par surprise.  
Les restaurants, les ateliers,  
Les galeries, les quartiers,  
Les taudis comme les palais.  
Les hôpitaux, les églises,  
Ont été pris par surprise.

Tout était à refaire.  
Les motos et les voitures,  
Les maisons et les toitures.  
Ni l'acier, ni la pierre,  
N'ont résisté au vent d'enfer.  
Tout était à refaire.

Un immense cri a jailli  
Dans les rues de vitres jonchées,  
Un peuple entier sur les trottoirs,  
Dans les rues errant, hagard.  
Balafré, taillé, meurtri.  
Un immense cri a jailli.

Dans la salle d'opération.  
Les médecins, les infirmières,  
Ont travaillé sans lumière,  
À suturer leurs patients.  
À réveiller les mourants.  
Dans la salle d'opération.

© Rami Rizk @ramirizk



Carla Sayad @carlasayad\_urbansketcher

### Les vivants :

Nous avons enterré nos morts,  
Mis des jours à les trouver.  
Avons fait comme s'ils étaient,  
Toujours vivants  
Dans leurs cercueils blancs.

De tous les coins de la planète,  
Ils sont venus nous aider.  
Ne savions où commencer.  
La porte, la vitre et le fer,  
Tout était à refaire.  
Ne savions où commencer.

S'interroge l'esprit inquiet  
Pourquoi lui, non pas moi ?  
Vierge bénie regarde  
Et chacun de nous garde,  
Sur ceux qui sont morts  
Et ceux qui les ont pleuré.  
S'interroge l'esprit inquiet.

Fady Noun

Écrivain août-septembre 2020



## *Apocalypse now*

C'était un mardi ordinaire, dans un quotidien moins qu'ordinaire, traînant dans son sillage une lassitude proche de la tristesse... Il est près de 18h10, la corniche attire encore quelques sportifs, quelques acharnés, en dépit d'une grande chaleur, à la recherche d'une fenêtre de couleurs. Ce goût salé qui nous fait encore sentir un peu vivants...

Il aura suffi de quelques secondes pour que tout cet univers bleu, presque artificiel, ce semblant de quiétude, explose et nous fasse basculer dans l'horreur. D'abord le bruit, sourd, profond, qui pénètre les entrailles. Qui souffle. Qui assomme. Qui désarme. Suivi d'un court silence et du concert de klaxons de voitures devenues folles. Et puis cet immense nuage de fumée qui prend cruellement la teinte du coucher de soleil avant d'absorber la ville et la mettre à genoux.

Entre la peur et la peine, l'incompréhension et l'évidence de nos fragilités, se remettre en marche. S'éloigner. Même si l'on pensait avoir épuisé notre stock de larmes, notre lot de peines et de révoltes, ces larmes salées sont revenues, une fois de plus, souligner notre désolation et notre impuissance.

Depuis ce funeste mardi 4 août, Beyrouth tout entière étouffe sous les gravats et rend son dernier souffle. Quelles que soient les raisons, incompetence, négligence ou attaque ciblée, cette journée qui restera dans nos mémoires déjà chargées de traumatismes est un crime caractérisé contre un peuple à bout de souffle. Un massacre.

Le réveil, le lendemain, tout comme la veille, s'est fait au son des vitres que l'on ramasse comme les derniers morceaux de notre vie d'avant, comme des larmes qui tombent, goutte à goutte, sur le cercueil des victimes de ce carnage. Pour le moment, 4 000 blessés, plus de 100 tués et 300 000 sans-abri.

« L'important, c'est que nous soyons encore en vie... » Combien de fois, depuis 1975, les Libanais se sont-ils répétés cette phrase qui les a longtemps sauvés du désespoir ? En vie ? Depuis presque un an, nos cœurs, après avoir battu au rythme d'une révolution interrompue, sont placés sur respirateurs artificiels. Nous sommes tous en deuil d'un pays, d'une culture, d'une lumière et d'une force qui nous rendaient invincibles. Qui, du moins, nous faisaient croire que nous l'étions.

Nous sommes en deuil parce que nous vivons auprès de croque-morts, ces cannibales de nos vies, indifférents au naufrage d'un si beau pays et qui méritent les peines les plus sévères. Que faire de toute cette colère, sinon reprendre la rue, une rue anéantie même physiquement, et ne plus la quitter avant que justice soit faite ? Au nom de toutes les victimes, enfants et adultes, des suicidés, des morts de faim, des disparus, dont le chiffre ne cesse de grandir dans le silence le plus écoeurant.

Carla HENOUD

Paru dans L'Orient-Le Jour du 6 août 2020

*J'attends*



© Dia Mrad @diamradd

## *J'attends*

J'ai fait un tour. Avant 6:00 heures.

J'ai regardé les visages, surtout les yeux puisque les masques cachent le reste. J'ai croisé les regards, certains hagards, d'autres perspicaces, tous porteurs de détresse et de questionnements. J'ai observé les murs chargés de cris, de coups de gueule, de colère et de détresse (encore), d'expressions nouvelles, d'après le 4 août, peinturées aux bas des façades en ruine, vomies. J'ai vu beaucoup d'angoisse, d'affliction, de désarroi, de peine, de perte, beaucoup de misère, de douleur et de désespoir. Beaucoup de malheur. J'ai vu des couples assis dans les voitures ou sur les trottoirs se tenant, ou pas, les mains, se regardant sans parler. J'ai vu des pigeons et même des oiseaux, installés au ras du bitume, sur des branches, sur des fils électriques ou des clôtures métalliques ... tous attendaient. J'ai vu des filles aux lèvres rouges d'une beauté surprenante, cheveux nattés ou cheveux volants, épaules rondes et tailles de guêpe. J'ai pensé à mes amis, au temps des certitudes, aux objets du désir, aux musiques battantes, aux rimes légères et aux conquêtes. J'ai vu ma jeunesse filer encore une fois entre mes doigts. À 6:00 heures je suis rentré le cœur entre les jambes et l'esprit au ras du bitume. Maintenant, comme tout le monde, je fais ce que je sais faire de mieux après le 4 août. J'attends.

Gabriel Deek



© Houda Kassatly

Je suis la gardienne de ce qui ne meurt pas

Nidal Haddad



@janis.sarraf.tabet

I wanted to take a photo that was symbolic of the pain Beirut has gone through, but which also showed the glimmer of hope my city is so well known for. I removed the “u” from Beirut in Arabic, because Beirut is “broken”, part of it is missing. The hope in all of this is the baby who, despite everything, filled the void (the letter u). The graphics in the typography represent the “sound waves” of the explosion, and the letter T in Arabic represents a Phoenician ship with the waves of the harbor water.

Honestly, after losing my home and having many of my loved ones injured in the Beirut blast I wasn’t sure I would still be able to take another picture. I was broken. Down. Devastated.

I couldn’t however refuse the request of the parents of Georges for the photoshoot when they shared their story.

Although, I didn’t have my studio or props, this baby enlightened my creativity and during the Photoshoot my love for babies and photography Came back...Georges was the hope I and all Lebanese needed.

Janis Sarraf Tabet

Je voulais prendre une photo qui puisse symboliser la douleur que Beyrouth a dû subir, mais qui soit également fidèle à la lueur d’espoir qui a tant de fois caractérisé ma ville. J’ai ainsi enlevé le “waw” de “Beyrouth”, en Arabe, car Beyrouth est brisée — il lui manque une partie d’elle. L’espoir qui reste présent est incarné par le bébé qui, envers et contre tout, s’est substitué à ce vide (la lettre “waw”). Les graphismes, dans la typographie, viennent suggérer les ondes sonores, ondes de choc produites par l’explosion. Enfin, la lettre “t” en Arabe représente un navire phénicien qui vogue sur les eaux du port.

En toute honnêteté, après avoir perdu ma maison et avoir vu nombre de mes proches blessés durant l’explosion, je n’étais pas sûre de pouvoir continuer à photographier. J’étais brisée. Démoralisée. Dévastée.

Cependant, une fois leur histoire racontée, il m’était impossible de refuser aux parents de Georges un photoshoot.

Bien que je n’ai pu me servir ni de mon studio, ni de mes accessoires, ce bébé a ravivé ma créativité. Pendant ce photoshoot, mon affection pour les bébés et la photographie est revenue... Georges est l’espoir dont tous les Libanais ont besoin, moi y compris.

Janis Sarraf Tabet

# La mort est entrée dans nos maisons

« Il n’y aura plus cet embouteillage mythique à Gemmayzé. » C’est étrange, comment des pensées complètement aléatoires et dérisoires peuvent traverser un esprit meurtri. C’est étrange, comment depuis quelques jours, tout flotte au-dessus de Beyrouth. Tout est lourd. L’atmosphère est chargée de produits toxiques qui se sont emparés de nos maisons, de nos poumons, de notre ville. Des produits portés par la mort qui s’est introduite dans nos maisons.

La mort s’est introduite dans nos maisons le 4 août. Elle n’a pas frappé à la porte, elle s’est contentée de l’emporter, ainsi que les fenêtres. La mort est entrée dans nos maisons et elle a pris nos proches, nos amis ou notre famille, nos fidèles animaux aussi. Elle est entrée dans nos maisons et est repartie en dix secondes, elle est entrée dans nos maisons et a laissé derrière elle des traces que les balais ne pourront pas dépoussiérer. Des traces que nos larmes ne pourront pas laver. Nous avons balayé la maison hier. J’ai balayé mon enfance avec la poussière et les débris de verre. J’ai arraché ce qui restait de la porte de ma chambre, la porte de mon antre, la porte qui, je le pensais naïvement, me protégerait toujours.

Tout flotte au-dessus de Beyrouth. Les âmes de ceux qui sont partis. La tendresse et la générosité de ceux qui se portent volontaires pour nettoyer, réparer nos maisons, soutenir nos familles, flottent aussi. La seule lumière dans ce chaos apocalyptique qui redonne des couleurs à mon cœur qui suffoque. Mais tout flotte. Tout est fade. L’air est lourd. Nos pensées flottent aussi. En fuyant Gemmayzé, en traversant les rues ensanglantées, quelque chose s’est éteint en moi et il flotte quelque part au-dessus des ruines. Ou alors je l’ai balayé avec les débris de verre.

Il n’y aura plus d’embouteillage dans mon quartier coloré, dansant, musical, artistique. Tout est gris, la mort danse et crie, les chants sont mortuaires et le ciel est peint couleur tombe.

Tia ABI AAD

